

Brèves littéraires

Brèves

Madame Armande

Danielle Kerdevez

Numéro 59, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5884ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kerdevez, D. (2001). Madame Armande. *Brèves littéraires*, (59), 60–62.

DANIELLE KERDEVEZ

Madame Armande

Il s'approche et dirige adroitement sa longue perche crochetée, ouvre le robinet du gaz. Madame Armande, de sa fenêtre en saillie, fait un bref salut au vieil allumeur de réverbères. Elle déteste les soirs de pleine lune car, pour ménager le combustible, les réverbères restent éteints. Depuis dix ans, les nouvelles lampes électriques remplacent peu à peu celles au gaz. L'approche du nouveau siècle suscite déjà des inquiétudes. Certains prédisent des cataclysmes de toutes sortes. Le progrès, avec tous ses changements brutaux, effraie Madame Armande. D'un coup sec, elle ferme les lourdes tentures.

Elle se retourne et prend place dans la bergère auprès de son lit, tout en toussant fortement. La tisane de l'apothicaire, faite de bourgeons de pin et de sapin bouillis, auxquels il a ajouté du miel, du marrube et un peu de laudanum, n'arrive pas à la soulager. À l'occasion, les muscles de son visage tremblent. Sa mémoire s'affaiblit. Des troubles du langage sont apparus depuis peu. Elle inspire profondément et se verse un verre de cognac, son goût pour cet alcool lui étant resté d'un amant depuis longtemps oublié. Elle observe la vieillesse de ses mains. À cinquante-deux ans, aucun artifice ne peut masquer l'empreinte du temps. Ses cheveux grisonnants se sont éclaircis et cachent de moins en moins ses oreilles qu'elle a

toujours détestées. Trop grandes, pense-t-elle. Son nez, trop proéminent. Fièvre de sa bouche et surtout de ses yeux gris, dont le regard hautain dérange. Sa famille, quittée depuis si longtemps, lui a répété à satiété qu'elle est trop fière.

Le cognac la réchauffe doucement. Son regard se porte sur une photo encadrée sur la table de chevet. Elle s'apprête à prendre place dans un fiacre, son regard fixé sur l'objectif. Elle trouve son visage triste. Une de ses filles, accompagnée d'un client ayant à sa disposition un de ces fameux Kodak, a pris cet instantané. Le départ précipité du foyer paternel ne lui a pas permis de réclamer les quelques photos d'elle enfant. Âgée d'à peine quinze ans, sa liaison avec le stagiaire du notaire scandalise. Ses parents la renient et son amoureux l'abandonne quelques mois plus tard. Seule, sans le sou, Montréal l'épouvante. Une proie facile pour ceux et celles qui écument la ville à la recherche de jolies jeunes filles naïves. Affamée et sans logis, elle bascule dans la prostitution pour survivre. Elle s'attire une clientèle d'étudiants en droit et en médecine, d'employés de bureau, rarement des ouvriers.

Entre elles, les filles se soutiennent. L'entraide amicale prévaut quand elles avortent, accouchent ou sont simplement malades. La syphilis sévit. Les préparations à base de mercure, seul remède connu, sont maintenant dénoncées comme la source d'entérite et de phtisie. Madame Armande vieillit. Grâce à un client fortuné et généreux, elle peut quitter sa proxénète et louer cette maison du quartier Saint-Louis où elle met sur pied une agence de placement de

domestiques. Pour les jeunes filles arrivant de la campagne, être servante s'avère souvent la seule solution. Aux plus jolies, Madame Armande fait miroiter l'hébergement gratuit, les beaux vêtements, la bonne chère et l'alcool. Elle a toujours ainsi quatre filles à demeure pour répondre aux besoins de sa clientèle masculine. Elle veille à ce qu'elles aient un suivi médical, pour leur bien et celui de leurs clients. Elle tolère les amants particuliers, sinon certaines partiraient. Mais les amants font leur temps. Parfois, une histoire d'amour se développe et des filles la quittent. Elles reviennent. Et reprennent le travail, déçues des hommes.

Pendant qu'elles espèrent encore l'amour, Madame Armande les envoie satisfaire les clients chez eux ou à l'hôtel, comme ce soir. Un habitué donne une fête particulière et a réquisitionné ses quatre pensionnaires. Ces dernières se sont munies d'un fanal, car les rues, en dépit des réverbères, sont mal éclairées. Elles ont refusé de prendre le fiacre. Elles n'ont qu'une courte distance à parcourir, mais Madame Armande s'inquiète. Elle ira elle-même en voiture récupérer ses filles et son dû à dix heures et s'assurera qu'elles n'ont été brutalisées d'aucune manière.

Dans cette grande maison, acquise grâce à son commerce illicite, elle se sent seule et captive. La chandelle sur le guéridon a laissé couler deux ou trois larmes de cire sur la nappe de dentelle, ce qui annonce une déception prochaine. Déposant son verre de cognac, elle se lève et s'approche du miroir biseauté. Elle se fixe intensément... et ne voit qu'une maquerelle syphilitique.